

PROLOGUE

C'était la combattante la plus douce que j'aie connue. On l'a tirée d'un monde enchanté pour l'envoyer au milieu des barbares, dans cette guerre totale où l'on employait tous les moyens. Princesse des Mille et Une Nuits, elle s'est battue, plus et mieux que d'autres, dans ce combat sans nom, celui des codes secrets, des assassinats dans la nuit et des salles de torture. Les princesses, en général, ne se donnent que la peine de naître. Pour nous, elle s'est donné la peine de mourir.

Dans notre monde sans mémoire, le souvenir des héros s'estompe. Mais, pour moi, Noor est toujours vivante. À l'aube, quand le premier feu de la journée crépite dans la cheminée et que la mer est au loin, je vois son visage flotter sur les vagues. À Granville, où j'écris face à l'ouest, ma plage normande à moi ressemble à celle du 6 juin 1944. C'est peut-être pour cela que je l'ai choisie... Comme à Omaha Beach, les rouleaux d'écume partent au large et le sable mouillé réfléchit les nuages. Comme à Omaha Beach, sur les collines qui bordent la côte, il y a des bunkers. Comme à Omaha Beach, de mon rocher qui avance vers l'eau, on

prend la baie en enfilade. Tous les matins, je scrute l'horizon, à la recherche de la flotte alliée qui aurait pu débarquer là, comme à Courseulles ou Arromanches. Cette aurore du 6 juin, la marée la fait revivre chaque jour devant ma maison sur le sable. C'est pour elle que Noor s'est sacrifiée. L'aurore de la liberté... Elle en rêvait au fond de sa prison, elle qui n'avait connu que la tyrannie.

L'avenir de Noor, c'étaient la musique, les poèmes, les pages qu'on noircit dans la fièvre et les tremblements de l'âme. Pourquoi s'est-elle jetée dans cette mêlée alors que rien ne l'y obligeait? Pourquoi a-t-elle choisi la pire des batailles, celle qu'on livre sans uniforme et sans loi? Pourquoi a-t-elle affronté le risque le plus grand, elle qui vivait dans la sérénité des livres et des accords de harpe? Pourquoi est-elle morte pour une idée occidentale, elle qui ne connaissait que les dieux de l'Orient? La France et l'Angleterre l'ont oubliée et ses camarades avec elle. Pourtant, si nous sommes sortis de l'enfer, c'est aussi parce qu'elle nous a pris par la main.

Aujourd'hui, 6 juin 1964, est un anniversaire. Notre anniversaire. J'ai décidé, finalement, d'écrire son histoire. Parce qu'elle mérite un meilleur cénotaphe que cette plaque usée par la pluie sur un monument de pierre dans la campagne anglaise. Parce que tous ceux qui l'ont côtoyée, amis et ennemis, ne l'ont pas plus oubliée que moi et veulent la voir revivre.

Parce qu'il faut témoigner. Parce qu'on ignore trop, ici, le rôle joué par cette armée d'excentriques qui a envoyé Noor derrière les lignes. Une princesse indienne pour combattre Hitler. SOE... Le service des héros farfelus. Le grand cirque du sabotage. Le royaume baroque des coups tordus. Cependant rien n'aurait dû étonner dans cette guerre improvisée qu'ont livrée les démocraties battues d'avance par l'ordre fasciste.

Nos armées étaient dirigées par un Yankee paralytique et un alcoolique anglais. Patton se prenait pour Hannibal, MacArthur pour un proconsul romain. Winston Churchill, sujet toute sa vie à des noires dépressions, avait un dossier médical qui l'aurait écarté du moindre commandement. Lui, le colonialiste raciste, le peintre neurasthénique, le défenseur de la monarchie, l'admirateur de Mussolini, allait devenir le paladin de la démocratie. Et au moment où la Wehrmacht, en juin 1940, s'établissait pour des années sur les rivages de la Manche et de l'Atlantique, c'est lui qui a donné l'ordre à un ramassis d'aventuriers et d'hommes de main, d'aristocrates loufoques et d'homosexuels marxisants, de « mettre le feu à l'Europe ».

En France, l'histoire du Special Operations Executive est ignorée : elle a été occultée par la geste de la Résistance gaulliste et communiste. Pourtant, sans ces milliers d'agents franco-britanniques infiltrés en territoire occupé, les résistants à la croix de Lorraine étaient sans armes, sans argent, sans communications ; les FTP de Duclos et Tillon n'avaient ni fusils ni pains de plastic. Sans le SOE, les insurgés n'auraient pas fixé en Bretagne ces troupes d'élite de la Wehrmacht dont les Allemands auraient eu tant besoin en Normandie. Sans le SOE, la division Das Reich aurait rejoint plus vite les plages du Nord et sans doute fait pencher la balance du côté des nazis. Sans le SOE, colonne vertébrale de « l'armée des ombres », le commandant américain qui assiégeait Cherbourg n'aurait pas pu transmettre au chef de la forteresse nazie le plan détaillé de ses défenses, dressé dans la clandestinité par des espions français et anglais, provoquant son effondrement moral et sa reddition.

En cinq ans, le SOE a envoyé plus de cinq mille agents derrière les lignes ennemies. Avant chacune des réunions d'état-major qu'il tenait quotidiennement, Adolf Hitler lisait

avec soin le rapport qui rendait compte des efforts de la Gestapo contre cette légion de saboteurs. Pour ces minutes soustraites au génie du mal, le SOE mérite toutes les citations. Si la flamme de la Résistance ne s'est pas éteinte, c'est parce qu'il soufflait dessus.

Et dans cette armée des têtes brûlées et des idiots, dont j'étais l'un des plus notoires, dans cette cour des miracles de la Seconde Guerre mondiale, Noor était une princesse. Moi qui l'ai connue, moi qui ai combattu à ses côtés, je suis le mieux à même de vous dire qui elle était. Je l'ai compris bien longtemps après la guerre, au terme d'une quête de dix ans auprès des survivants de cette farce héroïque. C'est pour eux que j'écris et c'est pour elle. Parce que cette nef des fous était la mienne. Parce que cette espionne, que j'ai frôlée dans la nuit, est la femme de ma vie.

1.

J'ai connu la princesse Noor dans un rayon de lune. Ce n'était pas sous un balcon de pierre, au son d'une mandoline, ni dans la moiteur d'une soirée tropicale, un verre de gin à la main. C'était le 16 juin 1943, dans la carlingue malodorante d'un Lysander volant au ras des flots vers la France occupée.

Pendant une heure, ma camarade de mission ne fut pour moi qu'un profil, comme ceux qu'on voit sur les médailles, une ombre découpée par la lumière de la lune. À Tangmere, en montant dans l'appareil, j'avais à peine eu le temps de lui serrer la main dans l'obscurité. Puis nous avons décollé sans parler, assourdis par le bruit du moteur, cramponnés aux accoudoirs de la banquette de cuir. À l'approche de la côte française, le Lysander avait obliqué à l'ouest pour éviter les canons antiaériens de Cherbourg et chercher la Bretagne moins défendue. Soudain la lumière, jusque-là projetée de côté, l'avait éclairée de face. C'est une madone orientale qui m'était apparue. La peau douce et mate, la bouche gracieuse, la chevelure noire tombant sur ses épaules, elle tournait vers moi de grands yeux effrayés. Un sourire timide anima son

visage. Ses lèvres tremblaient. Noor avait peur et cherchait à le cacher. Saisi par tant de beauté, je lui avais rendu son sourire sans pouvoir dire un mot.

Pour prendre une contenance, nous observions le paysage argenté de la Bretagne qui défilait en contrebas. Puis, surmontant ma surprise et mon ravissement, je finis par dire quelque chose. Ma timidité autant que le bruit m'interdisaient tout brio. Un violent effort d'imagination me fit tout de même crier d'un ton bourru et cordial : « Ça va ? » Elle me regarda de nouveau et son sourire s'élargit pendant que ses yeux imploraient un peu d'amitié. Sa main sortit de son manteau et elle leva l'index et le majeur, à la manière de Winston, faisant le V de la victoire. Je ris avec elle et je continuai en criant :

– Je m'appelle Sutherland, dis-je, John Sutherland. Je vais à Paris voir Prosper.

– Nora Wilson !

Et elle me tendit une main brune et fine.

Noor avait reçu l'ordre de ne jamais donner son nom indien, Noor Mysore Vijay Khan. Outre qu'elle gagnait du temps à cette élisioin, il ne fallait pas qu'on connaisse sa nationalité d'origine. Elle s'y pliait volontiers : une partie de sa famille était en France. La Gestapo aurait été trop contente de s'en servir.

Le pilote réussit sans mal à rejoindre la Loire, qu'il laissa sur sa gauche pour éviter les villes. Il volait vers l'est à trois cents pieds au-dessus de la campagne noire en se retournant seulement de temps en temps pour vérifier que le fleuve était toujours là.

– Je vais aussi à Paris, reprit-elle. Nous prenons le même train à Angers. Vous en première, moi en seconde. Je suis radio, je vais travailler avec Cinéma... Il faut m'appeler Aurore. Je serai le « poste Aurore ».

Cinéma dirigeait un sous-réseau de la vaste confrérie créée par Prosper depuis un an. Le cloisonnement n'était pas total dans le SOE. Nous avions le droit de nous communiquer certains renseignements, à condition qu'ils soient inutilisables pour l'ennemi. En cas d'arrestation, si l'un de nous parlait, les Allemands apprendraient que deux réseaux travaillaient à Paris et dans l'Ouest, Prosper et Cinéma. En fait, ils le savaient déjà... Ils apprendraient aussi qu'un nouveau poste radio était entré en service en Île-de-France, le poste Aurore. Manquerait l'essentiel : les noms sous lesquels Noor et moi opérions, ceux qui étaient inscrits sur nos papiers d'identité et que nous nous cachions l'un à l'autre.

Tout à coup, Noor me regarda droit dans les yeux, la voix pleine d'effroi.

– Croyez-vous que nous reviendrons ?

Je restai interdit, le cœur serré. Depuis le premier jour de la guerre, mon estomac s'était noué. Il ne se dénouerait qu'au moment de la capitulation allemande. C'était l'emprise de la peur. Avant d'entrer au SOE, j'étais lieutenant de commando dans le Special Boat Service. Je m'étais déjà battu derrière les lignes, pendant la campagne de France et en Libye. À la longue, j'avais appris à maîtriser ce malaise qui mine la volonté et qui creuse les traits. Mais une fille comme Noor... J'hésitai. Que pouvais-je dire ? Chacun savait au SOE qu'un agent envoyé en France avait une chance sur deux d'y mourir. Dans une attaque d'infanterie classique, on arrête l'offensive quand le nombre des morts dépasse les dix pour cent. Nous étions une infanterie suicidaire. Nous avions la plus mauvaise part de la guerre. Avec une terreur supplémentaire. Pour nous, en cas d'arrestation, la mort viendrait peut-être trop lentement. Tous, la nuit, nous rêvions de la torture.

Alors je fis la seule chose qui me vint à l'esprit, ce que tout homme aurait sans doute fait à ce moment-là. Je passai mon

bras autour de son épaule. Elle se blottit contre moi, le corps secoué de tremblements. Puis, après de longues minutes, comme sa crise s'apaisait, elle se redressa en se mordant la lèvre. Je vis ses ongles qui entraient dans sa paume. Elle se dégagea et fixa le ciel étoilé, loin au-dessus du pare-brise cerclé d'acier. « Pardonnez-moi... » À cet instant, comme un crétin d'Anglais romantique, impassible sous mon masque d'agent secret, submergé par un flot d'émotions à quatre sous, je sus que j'allais l'aimer.

La silhouette du château d'Angers glissa sous l'aile, un méandre brilla devant nous. Le Lysander perdit de la hauteur, jusqu'à frôler les arbres. Avant la naissance du SOE, aucun pilote de la RAF n'aurait voulu combattre dans ce biplan trop lourd. Sa lenteur en faisait une cible commode pour la DCA. Mais les étrangetés de la guerre avaient changé ce défaut en qualité. Le Lysander n'avait pas son pareil pour atterrir et décoller tous feux éteints dans un champ ou sur une lande, quittant le sol trois cents mètres à peine après avoir démarré. Pour les résistants, c'était l'amical oiseau de la pleine lune.

Soudain, dans la pénombre du sol, au milieu des haies fantomatiques, trois lumières apparurent. Elles formaient un L renversé. Le Lysander vira sur l'aile, s'aligna sur le long côté du L et réduisit les gaz. Placé contre le vent selon la règle, l'avion atterrit en rebondissant sur le terrain en pente du Vieux-Briollay, un des aérodromes du SOE. Il roula jusqu'à la deuxième lumière, fit demi-tour, roula en sens inverse et tourna une dernière fois, de nouveau face au vent, prêt à décoller. Un pistolet à la main, le pilote scrutait l'obscurité à l'opposé des lumières. Il savait que les agents au sol devaient attendre alignés sur la droite du L. La consigne lui ordonnait de tirer sur quiconque viendrait de la gauche...

C'est Henri Blainville qui devait nous accueillir. Je l'avais rencontré à Londres, avant qu'il reparte tranquillement

risquer sa vie en organisant le transfert de nos agents de la région parisienne. Pilote hors pair, engagé dans la RAF, Blainville accomplissait sa tâche dans le style élégant et affable qu'il affectionnait. En Angleterre, vers 1938, pendant un stage d'entraînement, je l'avais vu sauter de son cockpit après des acrobaties effrayantes comme s'il sortait d'une partie de bridge, son épaisse chevelure châtain bien peignée, le regard bleu et calme, souriant et disert. Un incident avait établi sa légende. Un jour d'hiver, alors qu'il volait au ras des flots vers les falaises du sud de l'Angleterre, pendant une démonstration, le froid avait accumulé du givre sur les câbles des gouvernes. L'avion fonçait droit sur la muraille de craie et les commandes ne répondaient plus. Encore une minute et il allait s'écraser. Au lieu de secouer convulsivement le manche, comme aurait fait n'importe quel pilote, Blainville s'était levé, sous l'œil ahuri de son copilote. Il était allé à l'arrière de l'avion. Il avait dévissé une trappe et tapé sur les câbles avec une clé à molette. Puis il s'était tourné vers l'avant et avait levé un pouce. Le copilote avait tiré sur le manche et l'avion frôlé le sommet de la falaise.

Depuis le début de 1942, Blainville était l'agent de voyage des agents secrets. Pas un atterrissage, pas un parachutage, dans un rayon de trois cents kilomètres autour de Paris, qui ne porte la signature Blainville, horaires ponctuels et accueil courtois.

Trois ombres surgirent du bon côté.

« *Quick, quick!* On dégage, on dégage! » cria le pilote.

Je me hissai par l'ouverture, descendis les échelons scellés autour de la carlingue et sautai dans l'herbe. Me retournant, je tendis la main à Noor. Je vis deux jolies jambes lancées en avant. Je sentis sa main chaude serrer la mienne, son épaule me frôla et son parfum m'enveloppa un instant, achevant d'enflammer mon cœur de gamin attardé.

Blainville tendit son bras vers les arbres en disant : «Vite ! Là-bas !» L'odeur des prés flottait dans l'air encore chaud pendant que nous courions nous mettre à couvert. Les deux hommes que nous avions croisés grimpèrent dans le cockpit arrière que nous venions de quitter. L'un d'eux, Blainville me le raconterait après la guerre, allait devenir un politicien assez connu en France. Il serait même plusieurs fois ministre. Il s'appelait Morland dans la Résistance et dans le civil François Mitterrand. Blainville avait hésité. Quelques semaines auparavant, Mitterrand animait encore un mouvement de prisonniers pour le compte du gouvernement de Vichy...

Le moteur du Lysander rugit. Quelques secondes plus tard, l'avion n'était qu'un point dans le ciel, vite avalé par la nuit soudain calme. Dans le chant des grillons, Blainville fit le tour du pré pour ramasser les trois torches électriques. Rien n'indiquait plus, sur ce pré de Touraine, à part un peu d'herbe écrasée, que deux agents du SOE apeurés venaient de se jeter discrètement dans la gueule du loup.

Trois bicyclettes étaient cachées dans le bosquet.

Nous nous mîmes à pédaler sur le sable fin qui menait à la départementale. Nos roues s'enfonçaient et nous roulions lentement, contraints de suivre l'une des deux pistes blanches séparées par la bande d'herbe et de broussailles qui courait au milieu du chemin. Je voyais devant moi Noor debout sur ses pédales, ses hanches ondulant en rythme, ses deux mollets dorés tour à tour crispés par l'effort, sa jambe allongée par les sandales à semelle de bois que le SOE lui avait fournies, selon les canons de la mode en 1943. Sur le goudron de la départementale, l'allure s'accéléra. L'air de cette fin de nuit nous caressait le visage. Nous longions la Loire qui luisait sous la lune comme un long miroir, coupée d'îles noires et de bancs de sable blanc. Dans le silence de la campagne, l'heure était exquise. Mais l'angoisse nous dévorait le ventre.

Blainville nous guida dans les faubourgs d'Angers.

L'aube pointait, bientôt le couvre-feu serait levé. Au loin les coqs chantaient. Des lumières apparaissaient aux maisons de tuffeau blanc. Blainville bifurqua dans une cour obscure.

– Nous allons attendre ici l'heure du train. J'ai du café chaud dans ma thermos...

Debout près de son vélo, sortant une tasse de fer-blanc de sa musette, il nous la tendit l'un après l'autre. Noor but d'un trait et remercia. Je trouvai le café trop fort, mais sa chaleur me réconforta.

– Pendant le voyage, ne regardez pas les soldats, poursuivit Blainville, le mieux est d'avoir l'air affairé. En semaine, ceux qui prennent le train ont des raisons professionnelles de le faire. Pas de regards étonnés, pas de nez en l'air. Depuis trois ans, la France est occupée. Tout le monde s'est habitué... (Puis, sur un ton plus brusque :) Trop habitué, peut-être.

Sans cette dernière remarque, il m'aurait rappelé les instructeurs du SOE. C'était la touche française... il continua :

– Vous logerez dans l'appartement qu'ont déniché les gens de « Cinéma », dit-il à Noor. C'est un très bon repaire. Personne n'en connaît l'adresse, pas même moi. Vous pouvez être tranquilles. Une seule chose, souvenez-vous du mot de passe. Il y a trois semaines, un agent l'a oublié. Ils ont failli le jeter dehors.

– « Le train du Mans a eu du retard, récita Noor, le charbon manquait »...

– Vous n'auriez pas dû me le dire, répliqua Blainville. Ne l'oubliez pas, c'est tout.

Noor devait partir la première. Elle voyageait seule sous le nom de Jeanne-Marie Firmin, gouvernante pour enfants, tandis que je regagnais Paris en première avec Blainville. J'avais encore un léger accent anglais. Il était plus prudent de me faire accompagner pour passer les contrôles.

– Mademoiselle, dit Blainville d'un ton mondain, j'ai été heureux de vous connaître, vous êtes charmante. La gare est à deux cents mètres. Arrivée au coin de la rue, vous tournez à gauche. C'est au bout de l'avenue Hoche, un peu à gauche, vous ne pouvez pas vous tromper. Au revoir. Je vous dis merde!

Noor remercia, étonnée par ces derniers mots. Elle lui secoua la main, à l'anglaise. Puis elle se tourna vers moi en souriant. Mais, au lieu de me tendre sa main, elle se lança en avant et m'embrassa sur les deux joues. Je restai bête, pendant que sa robe disparaissait à la porte de la cour, accrochant un rayon de lumière.

Vingt minutes plus tard, nous marchions dans l'avenue Hoche en chuchotant, pendant que deux soldats allemands nous croisaient, la voix haute. La gare était sombre, un guichetier, l'air endormi, montait la garde derrière sa vitre à hygiaphone. Trois voyageurs étaient assis sur un banc de bois. Le train pour Paris était annoncé à six heures cinquante-trois, sur une grande ardoise, à la craie. Un contrôleur renfrogné poinçonna nos billets établis à Londres, sous l'autorité de Maurice Buckmaster, chef de la section France du SOE. Sur le quai, plusieurs personnes attendaient en silence dans le petit matin. À trente mètres, la silhouette de Noor était là, le visage tourné vers la gauche. Elle nous regardait fixement, sans précaution. Au bout de dix minutes, soufflant et fumant, le train s'arrêta le long du quai. Après Blainville, impassible dans son imperméable gris, je m'engageai sur le marchepied des premières. Au moment de monter, je jetai un coup d'œil vers le wagon suivant. Noor s'était arrêtée, dans la même position que moi. Je crus saisir son regard. Elle lâcha la rampe un instant et, juste avant qu'elle ne grimpe dans le train, je vis sa main en suspens, l'espace d'une seconde. L'index et le majeur étaient droits, pointés vers le ciel. Elle faisait le V de la victoire.

2.

Sans m'en rendre compte, j'avais déjà croisé Noor.

C'était au bord de la mer, au nord de l'Écosse, dans le parc d'Arisaig, le manoir où le SOE formait les agents à ses méthodes de voyous. La lumière de février éclairait une lande roussie par le froid. La mer battait des plages glaciales et des criques obscures. Le vent courbait la bruyère qui recouvrait les collines. Au flanc de vallées abruptes, on voyait des châteaux tristes défendus par des ponts-levis. Les récifs qui parsemaient la baie du Firth semblaient des spectres dans la brume. Nous étions comme les chevaliers de la Table ronde au milieu des forêts sombres et des tours crénelées, pour nous initier au combat contre le dragon. À quelques miles de là, dans une bâtisse de granit construite au bord de la rivière et entourée de tourbières, on distillait le meilleur whisky du monde.

J'étais instructeur. Noor faisait partie d'un petit groupe de femmes qu'on entraînait à part. Le SOE n'hésitait pas à envoyer des filles de vingt ans contre la Gestapo, mais rechi-gnait à les exposer à des exercices de gymnastique avec les hommes ! Éternelle Angleterre...

Joan Sanderson les avait prises en charge et leur menait la vie dure. Je ne suis pas sûr que leur vertu en fût mieux protégée. Ma collègue Joan, officier intrépide, avait des cheveux blonds très courts et affectait une allure virile. Elle portait à ses stagiaires une attention si affectueuse qu'elle avait reçu des remontrances du commandement. Quand je l'avais questionnée, après la guerre, toujours aussi blonde, belle et masculine, elle travaillait dans une agence de mannequins. Elle faisait du « casting », comme on dit en Angleterre... De Noor, elle avait gardé un souvenir exact. Ma princesse lui avait plu, à coup sûr, même si sa favorite s'appelait Violette Laszlo, un sosie de Greta Garbo, pommettes hautes, regard de reine et chevelure de jais, la meilleure tireuse du SOE, qui pouvait mettre dix balles sur dix dans une cible à trois cents mètres.

La présence d'un petit escadron féminin avait provoqué une curiosité émoustillée dans la chambrée chic que formait la promotion. Le premier soir, avant même le début de l'instruction, des manœuvres clandestines avaient commencé. Le SOE avait autorisé l'ouverture d'un bar dans la grande salle du manoir qui donnait sur le terrain de cricket tondu à ras. Les officiers de commando comme moi réprovaient cet étrange laxisme. Il paraît que les agents devaient être capables de garder leur sang-froid en toutes circonstances, même sous l'emprise de l'alcool. En somme, la création d'un pub au cœur du camp d'entraînement faisait partie de l'instruction militaire... Tout cela me semblait baroque.

J'étais venu boire une bière vers neuf heures et la soirée était déjà chaude. Des petits groupes de jeunes gens en uniforme s'étaient formés autour de chacune des sept futures espionnes, sous l'œil glacé de Joan Sanderson. Bien entendu, c'est Violette Laszlo qui m'avait ébloui la première. Un verre de Pimm's à la main, resplendissante dans sa tenue bleue de

la RAF qu'elle avait réussi à rendre moulante, elle pérorait devant quatre jeunes premiers qui riaient à la moindre de ses remarques et restaient l'œil fixe et la lèvre pendante le reste du temps. Sa longue chevelure et sa haute silhouette en faisaient le point de mire de la salle. Pearl Witherington s'était mise au piano et jouait en sourdine «As time goes by», la chanson du film *Casablanca*. Noor était à l'autre bout de la salle. Timide, effacée, elle parlait à un instructeur, Donaldson, qui se penchait vers elle avec un regard attendri. Je ne l'avais pas remarquée à travers la fumée.

Vers neuf heures et demie, Roger de Wesselow, fine moustache et esprit cinglant, fils aîné d'une famille d'origine flamande dont les ancêtres, frères et cousins, avaient combattu à Waterloo, se mit à tousser pour tenter d'imposer le silence. Il avait une écharpe blanche autour du cou, vissait ses Lucky Strike dans un fume-cigarette et parlait la plupart du temps de chasse à courre, toutes choses qui me paraissaient ridicules. C'était lui qui dirigeait le camp. Au début de chaque stage, appuyé au piano, il s'adressait à la nouvelle promotion. Comme le brouhaha continuait, un grand brun au menton en galoche et à l'œil pétillant, John Starr, peintre paysagiste à la petite réputation et à la grande gueule, destiné par le SOE à devenir virtuose dans la confection des faux papiers et des cartes de rationnement factices, cria d'un ton à la fois solennel et goguenard :

– Silence, bon peuple et grands seigneurs ! Silence ! Le général de Wesselow va vous parler !

Wesselow lui lança un regard noir pendant que les conversations s'éteignaient une à une. Il n'était pas général, mais major. Dernier homme du dernier bataillon du corps expéditionnaire britannique de 1940 à monter à bord du dernier canot qui venait ramasser l'armée vaincue sur les plages de Dunkerque, au milieu des bombes des stukas et des obus de